

MEMOIRE

ADRESSÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Par S. A. R. Mgr Comte d'ARTOIS, & les PRINCES DU SANG, Fugitifs.

MESSIEURS!

ACCABLÉS ſous le poids du remords & des proſcriptions, en butte par-tout aux traits d'une calomnieuſe exagération de nos fautes, ce n'eſt qu'en les avouant à votre auguſte Aſſemblée, que le peuple François devenu plus indulgent, connoîtra du moins que nous méritons plus de pitié que d'indignation.

En effet, accoutumés dès l'enfance au dangereux préjugé de nous croire pétris d'un limon différent de celui des autres hommes, égarés ſans ceſſe par les preſtiges de la grandeur ſuprême, il n'eſt point étonnant que la ſeule adulation ayant formé nos jeunes ans, le cours de notre vie ſoit un tiſſu parſemé d'erreurs : l'habitude des jouiſſances, après avoir amolli nos cœurs, les avoit preſqu'endurcis contre les principes de l'humanité ; & ſi, par fois, nous nous ſommes livrés aux élans

d'une ſenſibilité ſi naturelle aux grandes ames, il faut en convenir, bientôt après, uniquement occupés de plaiſirs, nous regardions comme foibleſſes, chaque bienfait répandu par nos ordres au-delà du cercle de nos eſclaves.

Grace à l'heureuſe révolution, qui, malgré ce qu'il nous en coûtera, ouvre enfin les yeux à des Princes infortunés, dignes d'être Français, nous ne vivrons plus dans les ténèbres du Deſpotiſme. Opprimés ſous le joug des méchans qui feignoient de ſupporter le nôtre, l'auguſte vérité nous étoit inconnue : ſon voile aujourd'hui déchiré, en découvrant nos torts, nous porte à les avouer ſans crainte ni baſſeſſe : c'eſt à votre équité, Meſſieurs, à prononcer ſur notre ſort ; & ſi la juſtification que nos cœurs repentans ſoumettent à vos lumières ne vous paroît point ſuffiſante, nous oſons tout attendre de la clémence & de la généroſité de la Nation Françaiſe.

Avant que le flambeau du génie eût annoncé parmi vous les droits de l'homme, celui du plus fort ou du plus puiſſant étoit à notre égard impreſcriptible ; le ſot orgueil de nos prédéceſſeurs, l'impéritie & l'ambition des Miniſtres avoient enfoui ces droits ſacrés ſous le chaos des préjugés, devenu lui ſeul l'étendart des Nations. Un Prince qui, à ſon aurore, trouve ainſi les choſes établies, eſt-il réellement coupable de chercher à les maintenir ? Et les vices d'éducation ne nous ayant jamais permis de reconnoître le mot *abus*, que dans ce qui gê-

noît nos goûts ou nos caprices, si le peuple a longtems gémi sous le poids de nos oppressions; sans que ses plaintes nous parvinssent, devons-nous personnellement être responsables des maux que nous avons faits sans en connoître l'étendue ?

Étourdis par les éloges de nos courtisans, élevés jusqu'aux nues par des prôneurs gagés, pour des actions très-ordinaires à l'homme sensible, n'avons-nous pas toujours vû le bon Public s'empresser de jouir de nos présences, applaudir même à nos écarts? Est-il dans l'homme de deviner ce qu'il ignore, ou ce qu'on lui cèle avec la discrétion la plus intéressée.

Telle est cependant la condition d'un Prince, que de toutes les horreurs qui se font à son nom & à son insçu, il se trouve peu de bons esprits qui l'en excusent, & que, semblable au Général qui reçoit tout l'honneur d'une bataille gagnée, l'un & l'autre ne méritent qu'une foible portion des éloges où de l'animadversion qu'on leur témoigne : nous sommes des hommes enfin, & quelque parfaite organisation que la société se promette des loix qu'elle établira, il sera bien difficile que le desir d'augmenter les jouissances particulieres, ou de conserver l'empire des habitudes ne soit pas toujours au dessus de leur pouvoir ; le phénomène de vos derniers sacrifices est une heureuse exception qui ne fait, hélas! que confirmer cette vérité malheureuse.

Si donc, entourés de perfides Conseillers, qui, pour leur intérêt, ont aiguillonné notre

amour-propre en servant nos foiblesses, nous avons en partie adhéré aux idées qu'ils nous ont suggérées, accusez-en notre crédulité, l'audacieuse présomption des Ministres, la rapacité des Courtisans, & principalement notre ignorance absolue en tout espece de droits: cette derniere ne s'est que trop manifestée dans le révoltant mémoire que nous avons signé.

Obsédés sans cesse par les différens Corps aristocratiques, ne lisant que les écrits qui nous insultoient sans nous éclairer; ceux qui étoient aussi lumineux que bien sentis, nous étant soigneusement interceptés, les fauteurs de la cabale ont proposé des moyens, nous avons cru à leurs paradoxes, l'esprit de Cour leur donnant un air de vérité, nous en avons été séduits; mais les odieux subalternes ont seuls agi. Un Prince, hélas! n'est rien moins que ce que le commun des hommes en pense: mobile instrument des passions de ceux qui l'environnent, il n'entrevoit jamais l'ombre du vrai, que dans des allusions théatrales, ou à travers le tissu d'histoires mensongeres & contradictoires, vendues à l'intrigue, ou à la puissance de ceux qui l'ont précédé. De tout tems la grandeur courut les risques de la beauté; toutes deux on les flatte, jamais on ne les contredit pour les plutôt déshonorer.

Cette révolution dans nos ames étonnera sans doute le peuple François: celle de Paris a bien etonné l'Univers; & si les héros que cette reine des cités renferme ont secoué en un jour l'oppression de tant de siécles: nés parmi eux,

il n'eſt pas ſurprenant que nous les imitions, en abjurant ainſi l'erreur de nos ancêtres.

Daignez donc, Meſſieurs, détromper les vertueux Citoyens ſur les horribles intentions que des criminels agens ont rejettées ſur nous pour s'en diſculper. Que les Pariſiens ſachent que cet appareil belliqueux n'avoit été ſollicité par nous qu'afin ſeulement de les intimider, & par là conſerver des uſages antiques & favorables à nos jouiſſances. Les apparences d'un maſſacre dépoſent, il eſt vrai, contre cet expoſé; mais nous jurons avoir ignoré, ainſi que le Roi, juſqu'où les barbares, qui diſoient nous ſervir, auroient oſé porter leur férocité. Que nos généreux compatriotes ne voyent en nous que des frères repentans .... confus de leurs erreurs, & qui, prêts à ſacrifier leur vie pour la défenſe de la mère-patrie, ne deſirent y rentrer qu'afin d'en appaiſer les troubles, & y répandre par des bienfaits, les témoignages autentiques de leur amour pour elle!

Que l'on n'imagine pas que la crainte de perdre nos poſſeſſions guide notre démarche envers vous? Sujets Français, mais répréhenſibles, notre plus grand chagrin ſeroit de ne point réparer nos torts en ſoulageant les malheureux que notre imprudence à multipliés. Par-tout ailleurs nous ſerions toujours ce que nous ſommes; en d'autres climats nous trouverions des ſecours; nous conſerverions nos honneurs & nos rangs; mais qui pourroit nous y dédommager de la privation de vivre parmi nos frères, nos amis. . . . . parmi des Français enfin?

Il nous eſt parvenu que les odieux complices de nos diſgraces excitoient encore de nouvelles fermentations dans Paris, & faiſoient rejetter ſur nous la ſcélérateſſe de leur inſtigation : on nous aſſure qu'au Palais-Royal ſur-tout, un reſte de ces vampires ſubalternes, dont pluſieurs décorés par l'intrigue & aux gages des ennemis des l'État, cherchent encore à en impoſer, aux ames crédules, autant ſur nos projets de vengeance, que ſur les biens que votre ſageſſe veut y répandre. Détrompés, détrompés nos braves citoyens ſur ces écrits incendiaires & calomnieux, qui, en flattant l'animoſité du Public contre nous, peignent des couleurs du crime, ce qui réellement de notre part n'a été que foibleſſe, qu'un abus du pouvoir : aſſurez-les courageux Gardes-Françaiſes, à qui ſincérement nous rendons juſtice, que toutes les diſſenſions auxquelles on les expoſe en notre nom, pour qu'ils ayent lieu de ſe plaindre des Pariſiens, ne ſont que les derniers efforts d'une ligue expirante, dont notre grandeur étoit le prétexte, & nos perſonnes les jouets. Que la Capitale enfin ſoit inſtruite par les Pères de la patrie, que nos yeux ſont totalement deſſillés ; que loin de chercher à nous venger de l'humiliation dans laquelle nous ſommes tombés, nous rejetterons toute poſſibilité de redevenir ce que nous étions ci-devant ; & qu'il n'eſt point de ſacrifice auquel, en vous imitant, nous ne nous ſoumettions pour reconquérir l'amour des bons Français.

La race des Bourbons fut toujours chere aux nations qu'elle eut l'honneur de commander. Ses moindres rejettons en France y goûter sans cesse, les heureuses influences de l'amour, que ce peuple bienfaisant porte à ses souverains. Se pourroit-il que la haine remplaça des sentimens si délicieux envers des Princes moins coupables qu'à plaindre? nous fera-t-on l'injure de douter que nous ignorions les excès auxquels on prétendoit nous porter? En supposant même que nous les connussions.... que chaque citoyen descende & lise au fond de son cœur, il y verra qu'une continuité de jouissence ressemble trop à une propriété pour s'en désaisir facilement, & qu'en tâchant de conserver les nôtres, nous ne faisions en grand que ce qu'en particulier il eut peut-être imité lui-même envers les siens : son repentir, n'en doutons pas, trouveroit grace dans leurs cœurs. Faudra-t-il désespérer de l'obtenir d'une nation dont le principal caractère est la bonté?

Quels sacrifices exige-t-on de nous? que nous renoncions à nos priviléges pécuniaires! Éclairés maintenant sur nos devoirs, nous vous aurions prévenus, Messieurs, si vos sages décrets n'eussent pas devancé nos intentions : que nous éloignions de nos personnes les pervers qui nous environnoient! l'exemple de notre auguste Maître est trop sublime pour ne pas l'imiter en tout. Oui, ce sera désormais l'opinion publique qui choisira les Officiers qui nous approcheront : les arts, les talens, les infortunés, sur-tout, auront un libre accès près de nous, & la véritable noblesse des sentimens

ſera le ſeul titre à préſenter pour nous appartenir.

Mais comment eſpérer de mettre à exécution ce juſte & vertueux retour de nos ames, ſi la proſcription de nos perſonnes reſte ineffaçable dans tous les cœurs François ? C'eſt à vous, Meſſieurs, dont l'empire ſur la Patrie eſt égal à la confiance que vos vertus lui inſpirent, à nous réconcilier avec nos freres, nos amis outragés..... Qu'ils ſoient bien convaincus, par l'organe de votre auguſte Aſſemblée, que nous ne rougiſſons point d'avouer nos torts, & qu'à l'abri de leur juſte fureur, s'il eſt beau pour nous de demander grace, il doit l'être autant pour eux de pardonner.

Que la bonté du peuple François s'identifie avec la grandeur de vos ames : nous n'attendons que ce moment pour rentrer dans ſon ſein : il doit ſa liberté à nos erreurs, & le repentir qui les ſuit nous permet d'aſpirer à l'inexprimable ſatisfaction de partager avec lui cette égalité ſans laquelle nous ſentons aujourd'hui qu'il n'eſt plus de bonheur. Adorer Dieu, ſuivre les Loix, & ſervir notre Maître, feront déſormais les objets de tous nos vœux. Recevez-en le ſerment auſſi ſincère que les ſentimens de reſpect & d'admiration dont vos vertus nous ont pénétrés.

A Bruxelles, ce

CH. PH. D'ARTOIS, CONDÉ, BOURBON, D'ANGUIEN, CONTI.

Chez VOLLAND, quai des Auguſtins, n.° 25, & au Magaſin de Livres, n.° 45.
De l'Imprimerie de GRANGÉ.